

# LETTRES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

A GEORGE SAND

---

I

... 1866.

Chère madame,

Je ne vous sais pas gré d'avoir rempli ce que vous appelez un devoir. La bonté de votre cœur m'a attendri et votre sympathie m'a rendu fier. Voilà tout.

Votre lettre que je viens de recevoir ajoute encore à votre article et le dépasse, et je ne sais que vous dire, si ce n'est que *je vous aime bien franchement.*

1



Ce n'est point moi qui vous ai envoyé, au mois de septembre, une petite fleur dans une enveloppe. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'à la même époque j'ai reçu de la même façon une feuille d'arbre.

Quant à votre invitation si cordiale, je ne vous réponds ni oui ni non, en vrai Normand. J'irai peut-être, un jour, vous surprendre, cet été. Car j'ai grande envie de vous voir et de causer avec vous.

Il me serait bien doux d'avoir votre portrait pour l'accrocher à la muraille dans mon cabinet, à la campagne, où je passe souvent de longs mois tout seul. La demande est-elle indiscreète? Sinon, mille remerciements d'avance. Prenez ceux-là avec les autres que je réitere.

## II

Croisset, vendredi.

Chère maître,

En partant de Saint-Valery à neuf heures moins le quart, vous arriverez à Rouen à une heure. Là,

vous me trouverez à la portière de votre wagon, et vous n'aurez plus à vous mêler de rien. Si vous ne partez pas de Saint-Valery le matin, vous n'avez plus que le départ du soir à quatre heures.

Vous avez dû recevoir un petit mot, par le télégraphe, pour vous dire que votre chambre vous attend. Donc vous coucherez ici.

Si votre rhume *s'obstinait* (voir l'Épître de Casimir Delavigne à Lamartine) :

Et que votre bruyante haleine  
Par secousse en sifflant s'exhalât sans peine,  
Soyez sans crainte...  
On pourrait humecter vos poumons irrités  
Des sirops onctueux par Chalard inventés.

Je vous baise les deux mains.

## III

... 1866.

Mais certainement je compte sur votre visite dans mon domicile privé. Quant aux encombrements qu'y peut apporter le beau sexe, vous ne



vous en apercevrez pas (soyez-en sûre), pas plus que les autres. Mes petites histoires de cœur ou de sens ne sortent pas de l'arrière-boutique. Mais comme il y a loin de mon quartier au vôtre et que vous pourriez faire une course inutile, dès que vous serez à Paris donnez-moi un rendez-vous. Et nous en prendrons un autre pour dîner seul à seul les deux coudes sur la table.

J'ai envoyé à Bouilhet votre petit mot affectueux.

A l'heure qu'il est, je suis écœuré par le populaire qui se rue sous mes fenêtres à la suite du bœuf gras ! Et on dit que l'esprit court les rues !

## IV

Croisset, mardi 5 ... 1866.

Vous êtes seule et triste là-bas, — je suis de même ici. D'où cela vient-il, les accès d'humeur noire qui vous envahissent par moments ? Cela monte comme une marée, on se sent noyé, il

faut fuir. Moi je me couche sur le dos. Je ne fais rien, et le flot passe.

Mon roman va très mal pour le quart d'heure. Ajoutez à cela des morts que j'ai apprises : celle de Cormenin (un ami de vingt-cinq ans), celle de Gavarni, et puis tout le reste ; enfin, ça se passera. Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que de rester toute une journée la tête dans ses deux mains à pressurer sa malheureuse cervelle pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. Ah ! je les aurai connues, les *Affres du style* !

Bref, je passe ma vie à me ronger le cœur et la cervelle, voilà le vrai *fond* de votre ami.

Vous lui demandez s'il pense quelquefois à « son vieux troubadour de pendule », mais je crois bien ! Et il le regrette. C'était bien gentil nos causeries nocturnes (il y avait des moments où je me retenais pour ne pas vous *bécotter* comme un gros enfant). Les oreilles ont dû vous corner hier au soir. Je dinais chez mon frère avec toute la famille. Il n'a guère été question que de vous, et



tout le monde chantait vos louanges, si ce n'est moi, bien entendu, qui vous ai débinée le plus possible, chère maître bien-aimé.

J'ai relu, à propos de votre dernière lettre (et par une filière d'idées toute naturelle) le chapitre du père Montaigne, intitulé : « Quelques vers de Virgile. » Ce qu'il dit de la chasteté est précisément ce que je crois. C'est l'effort qui est beau et non l'abstinence en soi. Autrement il faudrait maudire la chair comme les catholiques? Dieu sait où cela mène! Donc, au risque de rabâcher et de paraître un Prudhomme, je répète que votre jeune homme a tort. S'il est continent à vingt ans, ce sera un ignoble paillard à cinquante. Tout se paye! Les grandes natures, qui sont les bonnes, sont avant tout prodigues et n'y regardent pas de si près à se dépenser. Il faut rire et pleurer, aimer, travailler, jouir et souffrir, enfin vibrer autant que possible dans toute son étendue. Voilà, je crois, le vrai humain.

## V

Croisset, samedi.

Je n'ai pas eu de chance dans mon court voyage à Paris, chère maître. En apportant chez vous, mercredi, votre châle et les feuilles de tulipier, je comptais, en cas de non-rencontre, me représenter à votre porte le lendemain. Mais le lendemain, j'ai eu rendez-vous de Dumaine, qui nous a manqué de parole deux fois dans la même journée. Bref, la lecture n'a pas eu lieu. On a eu peur de nous entendre. C'est partie remise, et je m'en moque profondément.

Je suis impatient de voir rangés sur une planche tous vos livres. C'est un cadeau, cela, — un cadeau royal et qui m'attendrit.

N'oubliez pas non plus le portrait, afin que j'aie toujours sous les yeux votre chère et belle tête.

Où êtes-vous, maintenant? Moi, je ne repartirai dans les pays civilisés que vers la fin d'octobre, pour la première de mon ami Bouilhet.



## VI

Croisset, samedi soir ... 1866.

Eh bien, je l'ai, cette belle, chère et illustre mine. Je vais lui faire faire un large cadre et l'apprendre à mon mur, pouvant dire comme M. de Talleyrand à Louis-Philippe : « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison », mauvais mot, car nous valons mieux que ces deux bons-hommes.

Des deux portraits, celui que j'aime le mieux, c'est le dessin de Couture. Quant à Marchal, il n'a vu en vous que « la bonne femme » ; mais moi, qui suis *un vieux romantique*, je retrouve dans l'autre « la tête de l'auteur » qui m'a fait tant rêver dans ma jeunesse.

## VII

... 1866.

Moi, un être mystérieux, chère maître, allons donc ! Je me trouve d'une platitude écœurante,

et je suis parfois bien ennuyé du bourgeois que j'ai sous la peau. Sainte-Beuve, entre nous, ne me connaît nullement, quoi qu'il dise. Je vous jure même (par le sourire de votre petite-fille) que je sais peu d'hommes moins « vicieux » que moi. J'ai beaucoup rêvé et très peu exécuté. Ce qui trompe les observations superficielles, c'est le désaccord qu'il y a entre mes sentiments et mes idées. Si vous voulez ma confession, je vous la ferai tout entière.

Le sens du grotesque m'a retenu sur la pente des désordres. Je maintiens que le cynisme confine à la chasteté. Nous en aurons à nous dire beaucoup (si le cœur vous en dit) la première fois que nous nous verrons.

Voici le programme que je vous propose. Ma maison va être encombrée et incommode pendant un mois. Mais vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre (après la pièce de Bouilhet) rien ne vous empêchera, j'espère, de revenir ici avec moi, non pour un jour, comme vous dites, mais pour une semaine au moins. Vous aurez votre chambre « avec un guéridon et tout ce qu'il faut pour écrire ». Est-ce convenu ?



Quant à la féerie, merci de vos bons offices de service. Je vous gueulerai la chose (elle est faite en collaboration avec Bouilhet), mais je la crois un tantinet faible et je suis partagé entre le désir de gagner quelques piastres et la honte d'exhiber une niaiserie.

Je vous trouve un peu sévère pour la Bretagne, non pour les Bretons qui m'ont paru des animaux rébarbatifs. A propos d'archéologie celtique, j'ai publié dans l'*Artiste*, en 1858, une assez bonne blague sur les pierres branlantes, mais je n'ai pas le numéro et ne me souviens même plus du mois.

J'ai lu, d'une traite, les dix volumes de l'*Histoire de ma vie*, dont je connaissais les deux tiers environ, mais par fragments. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la vie de couvent. J'ai sur tout cela quantité d'observations à vous soumettre qui me reviendront.

## VIII

Croisset, samedi soir ... 1866.

L'envoi des deux portraits m'avait fait croire que vous étiez à Paris, chère maître, et je vous ai écrit une lettre qui vous attend rue des Feuillantines.

Je n'ai pas retrouvé mon article sur les dolmens. Mais j'ai le manuscrit entier de mon voyage en Bretagne parmi mes « œuvres inédites ». Nous en aurons à dégoiser quand vous serez ici, prenez courage.

Je n'éprouve pas, comme vous, ce sentiment d'une vie qui commence, la stupéfaction de l'existence fraîche éclore. Il me semble, au contraire, que j'ai toujours existé ! et je possède des souvenirs qui remontent aux Pharaons. Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. J'ai été batelier sur



le Nil, *leno* à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre, où j'étais dévoré de punaises. Je suis mort, pendant la croisade, pour avoir trop mangé de raisin sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher. Peut-être empereur d'Orient, aussi?

Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre généalogie véritable. Car les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire? Ainsi l'hérédité est un principe juste qui a été mal appliqué.

Il en est de ce mot-là comme de bien d'autres. Chacun le prend par un bout et on ne s'entend pas. Les sciences psychologiques resteront où elles gisent, c'est-à-dire dans les ténèbres et la folie, tant qu'elles n'auront pas une nomenclature exacte, et qu'il sera permis d'employer la même expression pour signifier les idées les plus diverses. Quand on embrouille les catégories, adieu la morale!

Ne trouvez-vous pas au fond que, depuis 89, on bat la breloque? Au lieu de continuer par la grande route, qui était large et belle comme une

voie triomphale, on s'est enfui par les petits chemins, et on patauge dans les fondrières. Il serait peut-être sage de revenir momentanément à d'Holbach? Avant d'admirer Proudhon, si on connaissait Turgot?

Mais le Chic, cette religion moderne, que deviendrait-elle?

Opinions chic (ou chiques) : être pour le catholicisme (sans en croire un mot), être pour l'esclavage, être pour la maison d'Autriche, porter le deuil de la reine Amélie, admirer *Orphée aux Enfers*, s'occuper de comices agricoles, parler sport, se montrer froid, être idiot jusqu'à regretter les traités de 1815. Cela est tout ce qu'il y a de plus neuf.

Ah! vous croyez, parce que je passe ma vie à tâcher de faire des phrases harmonieuses en évitant les assonances, que je n'ai pas, moi aussi, mes petits jugements sur les choses de ce monde? Hélas oui! et même je crèverai enragé de ne pas les dire.

Mais assez bavardé, je vous ennuierais à la fin.

La pièce de Bouilhet passera dans les premiers



jours de novembre. C'est donc dans un mois que nous nous verrons.

Je vous embrasse très fort, chère maître.

## IX

Nuit de lundi ... 1866.

Vous êtes triste, pauvre amie et chère maître ; c'est à vous que j'ai pensé en apprenant la mort de Duveyrier. Puisque vous l'aimiez, je vous plains. Cette perte-là s'ajoute aux autres. Comme nous en avons dans le cœur, de ces morts ! Chacun de nous porte en soi sa nécropole.

Je suis tout *dévisé* depuis votre départ ; il me semble que je ne vous ai pas vue depuis dix ans ! Mon unique sujet de conversation avec ma mère est de parler de vous, tout le monde ici vous chérit.

Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses et si rares ?

Je ne sais pas quelle espèce de sentiment je vous porte, — mais j'éprouve pour vous une tendresse *Particulière* et que je n'ai ressentie pour personne, jusqu'à présent. Nous nous entendions bien, n'est-ce pas, c'était gentil.

Je vous ai surtout regrettée, hier au soir à dix heures. Il y a eu un incendie chez mon marchand de bois. Le ciel était rose et la Seine couleur de sirop de groseille. J'ai travaillé aux pompes pendant trois heures et je suis rentré aussi affaibli que le Turc de la girafe.

Un journal de Rouen, *le Nouvelliste*, a relaté votre visite dans Rouen, si bien que samedi, après vous avoir quittée, j'ai rencontré plusieurs bourgeois indignés contre moi parce que je ne vous avais pas exhibée. Le plus beau mot m'a été dit par un ancien sous-préfet : « Ah ! si nous avions su qu'elle était là... nous lui aurions... nous lui aurions... » un temps de cinq minutes, il cherchait le mot ; « nous lui aurions... souri. » C'eût été bien peu, n'est-ce pas ?

Vous aimer « plus » m'est difficile, — mais je vous embrasse bien tendrement. Votre lettre de ce matin, si mélancolique, a été au *fond*. Nous



nous sommes séparés au moment où il allait nous venir sur les lèvres bien des choses ! Toutes les portes, entre nous deux, ne sont pas encore ouvertes. Vous m'inspirez un grand respect et je n'ose pas vous faire de questions.

## X

Nuit de mercredi ... 1866.

Oh ! que c'est beau la lettre de Marengo l'hirondelle ! Sérieusement, je trouve cela un chef-d'œuvre ! Pas un mot qui ne soit un mot de génie. J'ai ri tout haut à plusieurs reprises. Je vous remercie bien, chère maître, vous êtes gentille comme tout.

Vous ne me dites jamais ce que vous faites. Le drame, où en est-il ?

Je ne suis pas du tout surpris que vous ne compreniez rien à mes angoisses littéraires ! Je n'y comprends rien moi-même. Mais elles existent pourtant, et violentes. Je ne sais plus com-

ment il faut s'y prendre pour écrire et j'arrive à exprimer la centième partie de mes idées, après des tâtonnements infinis. Pas prime-sautier, votre ami, non ! pas du tout ! Ainsi voilà deux jours entiers que je tourne et retourne un paragraphe sans en venir à bout. J'en ai envie de pleurer dans des moments ! Je dois vous faire pitié ! et à moi donc !

Quant à notre sujet de discussion (à propos de votre jeune homme), ce que vous m'écrivez dans votre dernière lettre est tellement ma manière de voir, que je l'ai non seulement mise en pratique, mais prêchée. Demandez à Théo. Entendons-nous, cependant. Les artistes (qui sont des prêtres) ne risquent rien d'être chastes, au contraire ! Mais les bourgeois, à quoi bon ? Il faut bien que certains soient dans l'humanité. Heureux même ceux qui n'en bougent.

Je ne crois pas (contrairement à vous) qu'il y ait rien à faire de bon avec le caractère de l'Artiste idéal, ce serait un monstre. L'art n'est pas fait pour peindre les exceptions, et puis j'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur. Je trouve même



qu'un romancier *n'a pas le droit d'exprimer son opinion* sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion? Voilà pour-quoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher et que je ravale. A quoi bon les dire, en effet? Le premier venu est plus intéressant que M. G. Flaubert, parce qu'il est plus *général* et par conséquent plus typique.

Il y a des jours, néanmoins, où je me sens au-dessous du crétinisme. J'ai maintenant un bocal de poissons rouges et ça m'amuse. Ils me tiennent compagnie pendant que je dine. Est-ce bête de s'intéresser à des choses aussi melones! Adieu, il est tard, j'ai la tête cuite.

Je vous embrasse.

## XI

Samedi matin ... 1866.

Ne vous tourmentez pas pour les renseignements relatifs aux journaux. Ça occupera peu de place dans mon livre et j'ai le temps d'attendre.

Mais quand vous n'aurez rien à faire, jetez-moi sur un papier quelconque ce que vous vous rappelez de 48. Puis vous me développerez cela en causant. Je ne vous demande pas de la copie, bien entendu, mais de recueillir un peu vos souvenirs personnels.

Connaissez-vous une actrice de l'Odéon qui a joué Macdulf dans *Macbeth*, Duguéret? Elle voudrait bien avoir dans *Mont-Revêche* le rôle de Nathalie. Elle vous sera recommandée par Girardin, Dumas et moi. Je l'ai vue hier dans *Faustine*, où elle a montré du chien. Vous êtes donc prévenue; à vous de prendre vos mesures. Mon opinion est qu'elle a de l'intelligence et qu'on peut en tirer parti.

Si votre petit ingénieur a fait un *vœu*, et que ce *vœu*-là ne lui coûte pas, il a raison de le tenir; sinon, c'est une pure niaiserie, entre nous. Où la liberté existera-t-elle si ce n'est dans la passion?

Eh bien! non. *De mon temps*, nous ne faisons pas de *vœux* pareils et on était amoureux! et crânement! Mais tout s'associait dans un large électisme, et si l'on s'écartait *des dames*, c'était par orgueil, par défi envers soi-même, comme



tour de force. Enfin, nous étions des romantiques rouges, d'un ridicule accompli, mais d'une efflorescence complète. Le peu de bon qui me reste vient de ce temps-là.

## XII

... 1866.

Ne vous ayant pas près de moi, je vous lis ou plutô relis. J'ai pris *Consuelo*, que j'avais devoré jadis dans la *Revue Indépendante*.

J'en suis, derechef, charmé. Quel talent, nom de Dieu! quel talent! C'est le cri que je pousse par intervalles, dans « le silence du cabinet ». J'ai tantôt pleuré pour de vrai, au baiser que Porpora met sur le front de Consuelo... Je ne peux mieux vous comparer qu'à un grand fleuve d'Amérique. Énormité et douceur.

Je n'ai pas encore lu les *Odeurs* du grand homme nommé Veillot. S'il n'y a pas d'injures contre nous, c'est incomplet. Et des gens d'esprit admirent tout cela, pourtant! Oh! saint Polycarpe!

## XIII

... 1866.

Je suis arrivé ici samedi au soir; toutes mes courses sont finies et je me remets cet après-midi au travail.

Sainte-Beuve me paraît très malade. Je crois qu'il n'en a pas pour longtemps.

J'ai dîné avant-hier et hier avec Tourgueneff. Cet homme-là a une si belle puissance d'images, même dans la conversation, qu'il m'a montré G. Sand accoudée sur un balcon dans le château de M<sup>me</sup> Viardot, à Rosay. Il y avait sous la tourelle un fossé, dans le fossé un bateau, et Tourgueneff assis sur le banc de cette barque vous regardait d'en bas, le soleil couchant frappait sur vos cheveux noirs.



## XIV

Mercredi ... 1866

J'ai reçu hier le volume de votre fils. Je vais m'y mettre quand je serai débarrassé de lectures moins amusantes probablement. Ne l'en remerciez pas moins en attendant, chère maître.

D'abord, parlons de vous, « de l'arsenic ». Je crois bien ! Il faut boire du fer, se promener et dormir et aller dans le Midi, quoi qu'il en coûte, voilà ! Autrement, la *femme en bois* se brisera. Quant à de l'argent, on en trouve ; et le temps, on le prend. Vous ne ferez rien de ce que je vous conseille, naturellement. Eh bien ! vous avez tort, et vous m'affligez.

Non, je n'ai pas ce qui s'appelle des soucis d'argent ; mes revenus sont très restreints, mais sûrs. Seulement, comme il est dans l'habitude de votre ami d'anticiper sur iceux, il se trouve gêné, par moments, et il grogne « dans le silence du cabinet », mais pas ailleurs. A moins de boule-

versements extraordinaires, j'aurai toujours de quoi manger et me chauffer jusqu'à la fin de mes jours. Mes héritiers sont ou seront riches (car c'est moi qui suis le pauvre de la famille). Donc, zut !

Quant à gagner de l'argent avec ma plume, c'est une prétention que je n'ai jamais eue, m'en reconnaissant radicalement incapable.

Il faut donc vivre en petit rentier de campagne, ce qui n'est pas extrêmement drôle. Mais tant d'autres qui valent mieux que moi n'ayant pas le sol, ce serait injuste de se plaindre. Accuser la Providence est d'ailleurs une manie si commune, qu'on doit s'en abstenir par simple bon ton.

Encore un mot sur la pécune et qui sera seulement entre nous. Je peux, sans que ça me gêne en rien, dès que je serai à Paris, c'est-à-dire du 20 au 23 courant, vous prêter mille francs, si vous en avez besoin pour aller à Cannes. Je vous fais cette proposition carrément, comme je la ferais à Bouilhet, ou à tout autre intime. Pas de cérémonie ! voyons !

Entre gens du monde, ça ne serait pas conve-



nable, je le sais, mais entre Troubadours on se passe bien des choses.

Vous êtes bien gentille avec votre invitation d'aller à Nohant. J'irai, car j'ai grande envie de voir votre maison. Je suis gêné de ne pas la connaître, quand je pense à vous. Mais il me faut reculer ce plaisir-là jusqu'à l'été prochain. J'ai actuellement besoin de rester à Paris quelque temps. Trois mois ne sont pas de trop pour tout ce que je veux y faire.

Je vous renvoie la page de ce bon Barbès, dont je connais la vraie biographie fort imparfaitement. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est honnête et héroïque. Donnez-lui une poignée de main de ma part, pour le remercier de sa sympathie. Est-il, *entre nous*, aussi intelligent que brave?

J'aurais besoin, maintenant, que des hommes de ce monde-là fussent un peu francs avec moi. Car je vais me mettre à étudier la Révolution de 48. Vous m'avez promis de me chercher dans votre bibliothèque de Nohant : 1° un article de vous sur les faïences ; 2° un roman du père X..., jésuite, sur la sainte Vierge.

Mais quelle sévérité pour le père Beuve qui n'est ni jésuite ni vierge ! Il regrette, dites-vous, « ce qu'il y a de moins regrettable, entendu comme il l'entendait ». Pourquoi cela ? Tout dépend de l'*intensité* qu'on met à la chose.

Les hommes trouveront toujours que la chose la plus sérieuse de leur existence, c'est jouir.

La femme, pour nous tous, est l'ogive de l'infini. Cela n'est pas noble, mais tel est le vrai fond du mâle. On blague sur tout cela, démesurément. Dieu merci, pour la littérature, et pour le bonheur individuel aussi.

Ah ! je vous ai bien regrettée tantôt. Les mares sont superbes, le vent mugit, la rivière blanchit et déborde. Elle vous a des airs d'Océan qui font du bien.

XV

1<sup>er</sup> novembre 1866.

Chère maître,

J'ai été aussi honteux qu'attendri hier au soir en recevant votre « tant gente » épître. Je suis un



misérable de n'avoir pas répondu à la première. Comment cela se fait-il? Car ordinairement je ne manque pas d'exactitude.

Le travail ne va pas trop mal. J'espère avoir fini ma seconde partie au mois de février. Mais pour avoir tout terminé dans deux ans, il faut que d'ici là votre vieux ne bouge de son fauteuil. C'est ce qui fait que je ne vais pas à Nohant. Huit jours de vacances, c'est pour moi trois mois de rêverie. Je ne ferais plus que songer à vous, aux vôtres, au Berry, à tout ce que j'aurais vu. Mon malheureux esprit naviguerait dans des eaux étrangères. J'ai si peu de force.

Je ne cache pas le plaisir que m'a fait votre petit mot sur *Salammbô*. Ce bouquin-là aurait besoin d'être allégé de certaines inversions; il ya trop d'*alors*, de *mais* et de *et*. On sent le travail.

Quant à celui que je fais (1), j'ai peur que la conception n'en soit vicieuse, ce qui est irrémédiable; des caractères aussi mous intéresseront-ils? On n'arrive à de grands effets qu'avec des choses simples, des passions tranchées. Mais je ne vois de simplicité nulle part dans le monde moderne.

(1) *L'Éducation sentimentale*.

Triste monde! Est-ce assez déplorable et lamentablement grotesque. les affaires d'Italie! Tous ces ordres, contre-ordres de contre-ordres des contre-ordres! La Terre est une planète très inférieure, décidément.

Vous ne m'avez pas dit si vous étiez contente des reprises de l'Odéon. Quand irez-vous dans le Midi? Et où cela dans le Midi?

D'aujourd'hui en huit, c'est-à-dire du 7 au 10 novembre, je serai à Paris, ayant besoin de flâner dans Auteuil pour y découvrir des petits coins. Ce qui serait gentil, ce serait de nous en revenir à Croisset ensemble. Vous savez bien que je vous en veux beaucoup pour vos deux derniers voyages en Normandie.

A bientôt, hein? Pas de blague! Je vous embrasse comme je vous aime, chère maître, c'est-à-dire très tendrement.

Voici un morceau que j'envoie à votre cher fils, amateur de ce genre de friandises :

Un soir, attendu par Hortense,  
Sur la pendule ayant les yeux fixés,  
Et sentant son cœur battre à mouvements pressés,  
Le jeune Alfred séchait d'impatience.

(Mémoires de l'Académie de Saint-Quentin.)



## XVI

Croisset, nuit de samedi... 1867.

Non, chère maître, vous n'êtes pas près de votre fin. Tant pis pour vous, peut-être. Mais vous vivrez vieille et très vieille, comme vivent les géants, puisque vous êtes de cette race-là : seulement il faut se reposer. Une chose m'étonne, c'est que vous ne soyez pas morte vingt fois, ayant tant pensé, tant écrit et tant souffert. Allez donc un peu, comme vous en avez envie, au bord de la Méditerranée. L'azur détend et retrempe. Il y a des pays de Jouvence, comme la baie de Naples. En de certains moments, ils rendent peut-être plus triste ? Je n'en sais rien.

La vie n'est pas facile ! Quelle affaire compliquée et dispendieuse ! J'en sais quelque chose. Il faut de l'argent pour tout ! si bien qu'avec un revenu modeste et un métier improductif il faut se résigner à peu. Ainsi fais-je ! Le pli en est pris, mais les jours où le travail ne marche pas,

ce n'est pas drôle. Ah ! oui, ah ! oui, je veux bien vous suivre dans une autre planète. Et à propos d'argent, c'est là ce qui rendra la nôtre inhabitable dans un avenir rapproché, car il sera impossible d'y vivre, même aux plus riches, sans s'occuper de son bien ; il faudra que tout le monde passe plusieurs heures par jour à tripoter ses capitaux. Charmant ! Moi, je continue à tripoter mon roman, et je m'en irai à Paris quand je serai à la fin de mon chapitre, vers le milieu du mois prochain.

Et, quoique vous en supposiez, « aucune belle dame » ne vient me voir. Les belles dames m'ont beaucoup occupé l'esprit, mais m'ont pris très peu de temps. Me traiter d'anachorète est peut-être une comparaison plus juste que vous ne croyez.

Je passe des semaines entières sans échanger un mot avec un être humain, et à la fin de la semaine il m'est impossible de me rappeler un seul jour, ni un fait quelconque. Je vois ma mère et ma nièce les dimanches, et puis c'est tout. Ma seule compagnie consiste en une bande de rats qui font dans le grenier, au-dessus de ma tête,



un tapage infernal, quand l'eau ne mugit pas et que le vent ne souffle plus. Les nuits sont noires comme de l'encre, et un silence m'entoure, pareil à celui du désert. La sensibilité s'exalte démesurément dans un pareil milieu. J'ai des battements de cœur pour rien.

Tout cela résulte de ~~mes~~ jolies occupations. Voilà ce que c'est que de se tourmenter l'âme et le corps. Mais si ce tourment-là est la seule chose propre qu'il y ait ici-bas?

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que j'avais relu *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt*; cela m'a pris quatre jours. Nous en causerons très longuement, quand vous voudrez. Pourquoi suis-je amoureux de Siverain? C'est que j'ai les deux sexes, peut-être.

## XVII

... 1867.

Chère maître,

Vous devriez vraiment aller voir le soleil quelque part; c'est bête d'être toujours souffrante;

voyagez donc; reposez-vous; la résignation est la pire des vertus.

J'aurais besoin d'en avoir pour supporter toutes les bêtises que j'entends dire! Vous n'imaginez pas à quel point on en est. La France, qui a été prise quelquefois de la danse de saint Guy (comme sous Charles VI), me paraît maintenant avoir une paralysie du cerveau. On est idiot de peur. Peur de la Prusse, peur des grèves, peur de l'Exposition qui « ne marche pas », peur de tout. Il faut remonter jusqu'en 1849 pour trouver un pareil degré de crétinisme.

On a tenu, au dernier Magny, de telles conversations de portiers, que je me suis juré intérieurement de n'y pas remettre les pieds. Il n'a été question tout le temps que de M. de Bismarck et du Luxembourg. J'en suis encore gorgé! Au reste, je ne deviens pas facile à vivre! Loin de s'émousser, ma sensibilité s'aiguise; un tas de choses insignifiantes me font souffrir. Pardonnez-moi cette faiblesse, vous qui êtes si forte et si tolérante!

Le roman ne marche pas du tout. Je suis plongé dans la lecture des journaux de 48. Il m'a